

A man in a dark trench coat, white shirt, dark tie, and a fedora hat is running down a narrow, cobblestone street. He is holding a knife with a red blade in his right hand. The street is flanked by stone buildings and has a metal railing on the left. The scene is dimly lit, with a strong light source from above creating a dramatic effect.

OLIVIER STEPHANI

# BYE BYE **BB !**

Une nouvelle  
enquête  
du commissaire  
Rosier

Olivier Stephani

Bye, bye BB !

*Une nouvelle enquête du commissaire Rosier*

© Olivier Stephani, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7589-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Marcel Bouchut s'est pourtant levé du bon pied en ce début mars 1960. Ce quadragénaire bon teint, toujours engoncé dans un costume noir, les yeux clignotants derrière de petites lunettes en bakélite noire, le crâne dégarni surmonté d'un chapeau feutre, noir, est réglé aussi précisément que l'horloge parlante.

Le réveil tintinnabule à 6 h 30.

Monsieur Bouchut se lave certaines parties de son corps connues de lui seul et de sa femme à 6 h 40, puis se badigeonne le visage de mousse à raser à 6 h 47 armé de son blaireau en poil de sanglier. Il remet de l'ordre dans sa rare chevelure à 7 h 00. À 7 h 05 il saute dans son pantalon, boutonne sa chemise et noue parfaitement la cravate que lui a offerte sa femme il y a 8 ans. 10 minutes s'écoulent avant qu'il ne pénètre dans sa cuisine en formica bleu ciel pour prendre son café que sa femme Mireille lui a concocté avec tendresse. Il boit une gorgée et croque dans un croissant, son petit bonheur du matin. Il reste silencieux car il a horreur de parler de si bonne heure. En parfaite épouse, Mireille le laisse tranquille.

7 h 30, parfois 32, Marcel Bouchut lace ses chaussures à double semelle avant de pénétrer dans son manteau gris foncé que lui tend sa douce Mireille. Il ajuste toujours son chapeau après avoir déposé délicatement ses lèvres sur le front de son aimée. Son cartable à dossiers tenu fermement d'une poigne sûre, il sort sous le « Bonne journée mon chéri » de sa délicieuse petite fée. Marcel lui répond généralement par un « Toi aussi mon poussin », ou d'un simple sourire. Parfois rien. Pas le temps.

Escaliers, rue, trottoir, 157 mètres plus tard il achète son journal au kiosquier qui lui lance toujours « Bonjour Monsieur Bouchut ! Comment ça va ce matin ? » Rituel auquel le susnommé répond invariablement par un « ça va, ça va. » en tendant sa monnaie. Quelquefois il s'étonne de chercher le sourire chez son interlocuteur en lui rétorquant : « Comme un matin... » Journal plié dans la poche, il s'engouffre ensuite dans le métropolitain déjà rempli d'autres Marcel Bouchut.

Il voyage toujours en seconde classe, jamais en première car il trouve cela

prétentieux. Et puis le billet est plus cher. Et puis les wagons de première sont peints en rouge. Il a horreur du rouge. Une fois assis sur la banquette en latte de bois, il déploie ostensiblement le Figaro pour bien montrer qu'il est un homme de droite. Honnis ceux qui se noient dans la mare nauséabonde du « Canard enchaîné » ou des inepties prolétariennes de « L'Humanité. »

Changement à Châtelet.

Monsieur Bouchut n'ouvre jamais les portes avant l'arrêt total de la rame, contrairement à certains qui s'en font une spécialité pour pouvoir galoper sur le quai et ainsi bien signifier aux autres qu'ils sont soit pressés, soit sportifs. Il les trouve parfaitement ridicules. Marcel, lui, se pense en force tranquille.

Ligne 7 jusqu'à Chaussée d'Antin.

En sortant des escaliers débouchant sur les Galeries Lafayette, il se presse car son lieu de travail est situé 232 mètres plus loin dans une rue à droite. Monsieur Bouchut s'enfourne des bordereaux au service comptabilité d'une société de crédit immobilier. Son bureau est en face de celui de Monsieur Bertrand Guili, fameux boute-en-train que tous les employés surnomment, évidemment, Guiliguili. Marcel déteste les boute-en-train, tout comme les chatouilles.

Pour les gens ordinaires, Marcel Bouchut est un homme honnête. Pour la voyoucratie, c'est un cave.

Midi.

La plupart du temps, Marcel mange dans la cuisine exigüe de la société. Enfin, quand il n'y a pas trop de monde, et surtout quand il n'y a pas de femmes. Il déteste les conversations de femmes. Sinon, il mange sur son bureau.

Muni de sa gamelle de chantier en tôle émaillée jaune, (Guiliguili la nomme « Galtouze » mais Marcel trouve cela aussi vulgaire que Guiliguili.), il peut ainsi savourer son petit salé aux lentilles qu'il apprécie tant. Il faut dire que Mireille est un fin cordon-bleu. Mais aujourd'hui, il est allé se restaurer « À la fourchette gourmande », le troquet du coin de la rue. Leur menu à 10 francs est excellent et il a rendez-vous avec un vieux copain de la banque d'à côté qui lui donne pleins de bons conseils pour faire fructifier son épargne. Marcel aurait dû choisir la galtouze, enfin, la gamelle.

Son steak tartare était pourtant exquis mais en ce début d'après-midi, son

estomac se répand inexorablement dans le barbouillé. À tel point qu'il va discrètement faire une visite aux toilettes pour essayer d'évacuer le steak récalcitrant. En vain. Revenu à son bureau, Guiliguili lui signale dans un rire gras que sa bobine est aussi blanche que la culotte de Suzanne, la jeune recrue du service sinistre. Blague de très mauvais goût qui blanchit Marcel encore d'avantage.

Une demi-heure plus tard, Guiliguili lui fait remarquer que s'il continue à blanchir de la sorte on allait voir à travers lui. Alors il lui conseille d'aller voir le chef, Monsieur Bertaux, pour lui expliquer la situation et voir s'il ne serait pas possible de rentrer chez lui. Parfois, l'homme des cavernes arrive à allumer sa grotte. Dans sa grande mansuétude, Monsieur Bertaux approuve l'idée d'un retour à la maison, et lui ordonne même de partir sur le champ. Merci Monsieur Bertaux. Marcel rentre donc dans sa maisonnée.

Il n'aurait pas dû.

\*\*\*

Le trajet du retour est un calvaire stomacal pour Marcel Bouchut. Mais pas autant que ce qui l'attend.

Lorsqu'il ouvre la porte d'entrée de son appartement, il entend immédiatement les cris de sa femme. Des cris étranges qu'il n'a encore jamais entendus, des râles profonds et puissants, des gémissements lui étant totalement inconnus. Il fronce les sourcils puis s'approche de la porte de la chambre pour mieux écouter. Les cris de Mireille redoublent au fur et à mesure que les bruits de ressorts du matelas s'accroissent jusqu'à atteindre une cadence effrénée. La respiration de Marcel augmente elle aussi, tout comme son rythme cardiaque.

Lorsqu'il décèle des râles lui semblant ne pas appartenir à sa femme mais à une tierce personne à tendance masculine, son encéphale est au bord de l'explosion. Sa main se crispe sur la poignée de la porte, son front perle d'une sueur froide désagréable, et ses yeux grands ouverts se figent dans un vide sidéral. Quant à son aversion au steak tartare, elle n'est plus qu'un lointain souvenir. Son mal de cœur a changé dramatiquement de cause.

Cette insoutenable révélation l'emplit d'une colère frénétique, jusqu'à atteindre une vexation et une trahison si rageuses qu'elles réclament une vengeance radicale. Il se détache alors de la porte de la chambre des supplices



pour se diriger vers le débarras. Là, il en extrait une boîte, en sort le pistolet qu'avait utilisé son frère avant de mourir sur une barricade lors de la libération de Paris en 44, puis en charge le barillet de balles. Il observe cet instrument de mort un moment puis il se dirige mécaniquement vers la chambre où Mireille continue de se tordre d'un plaisir coupable et sordide.

Il ouvre brutalement la porte.

Les deux amants ne l'entendent même pas. Le salaud joue du bassin en virtuose derrière Mireille à quatre pattes devant lui. Marcel se rend alors compte que sa douce aimée adultère n'avait jamais accepté une telle position avec lui. C'en est trop. Il tire un nombre de coups de feu indéterminés en direction des deux ordures. Il continue d'appuyer sur la gâchette alors que le flingue ne crache plus de balles. Il s'arrête enfin. Le corps du salaud est tombé sur celui de Mireille et s'est affaissé sur le côté. Lorsque Mme Bouchut constate les impacts de balles dans le corps de son amant et son sang qui a giclé partout sur les draps, elle se met à hurler d'effroi.

Marcel la regarde un instant puis se précipite à nouveau dans le débarras pour recharger son arme. Puis il retourne dans la chambre où sa femme hurle cette fois de douleur, complètement prostrée et tremblante devant cet horrible spectacle.

— Tu l'as tué... Tu l'as tué... (elle se retourne vers son mari et lui jette un regard assassin) Tu l'as tué !

— Oui j'ai bousillé cette enflure, lui répond son mari. Comme je vais te flinguer aussi salope !

Elle se relève dans un hurlement de rage mais est stoppée net d'une balle dans la tête qui la fige telle une statue, pour enfin s'effondrer comme au ralenti sur le corps de son amant. Marcel s'approche d'eux, laisse passer quelques secondes et colle deux balles supplémentaires sur Mireille. Pour lui, ils ne sont plus des humains mais un tas de chairs informes et dégueulasses.

Il sort de la chambre, va au salon, tire une chaise de la table et s'assoit. Il pose l'arme sur la table comme un automate. Le temps s'est arrêté, il est dans un autre monde, seul avec lui-même, seul avec sa colère qui vient de lui faire commettre le pire des actes.

Quelques minutes passent avant que la réalité ne refasse surface. Au début ce

ne sont que des bruits sourds qui martèlent dans sa tête. Puis ils se précisent. On tape à sa porte d'entrée. Une voix se fait plus distincte aussi.

— Monsieur Bouchut ?... Monsieur Bouchut ? Tout va bien ?...

Petit à petit, les esprits de Marcel se remettent à peu près en place. Mais sa colère toujours bien présente prend le dessus sur une raison qui s'est enfuie. Marcel prend l'arme, se lève et va à la porte d'entrée qu'il ouvre nerveusement.

— Quoi ? vocifère-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

Devant lui se tient son voisin, Monsieur Carignon, un veuf septuagénaire, ainsi que Madame et Monsieur Maturin les voisins du bout du couloir.

— Monsieur... Bouchut, dit penaudement Monsieur Carignon devant la tête inquiétante de son voisin. Nous... (il jette un regard aux Maturin avant de poursuivre sa phrase.) Nous avons entendu des bruits et... Nous nous inquiétons. Tout va bien Monsieur Bouchut ?

La bouche crispée de Marcel l'empêche de répondre. Alors Monsieur Carignon réitère sa question.

— Vous allez bien ?

Subitement la bouche de Marcel se desserre :

— Foutez-moi la paix bande de cons ! leur balance-t-il avant de tirer une balle sur Monsieur Carignon et de refermer sa porte dans la foulée.



## 2

C'est relativement calme ces derniers jours dans les locaux de la criminelle de Paris. Par moments c'est ainsi : pendant des semaines une grosse affaire monopolise les 24 heures de la journée et puis une fois résolue, plus rien. C'est le cas aujourd'hui. Alors l'équipe du commissaire Jacques Rosier génère un brouillard de clopes dans leur bureau et discute de tout et de rien.

— Vous avez vu que le camarade Khrouchtchev allait nous rendre visite ? lance Philippe Rochas.

Étienne Nourry ne comprend pas :

— Il vient nous voir ici au 36 ?

Les gars éclatent de rire.

— Mais non gros bêta, lui répond Henri Cartier. C'est De Gaulle qui l'a invité.

— Rochas veut dire qu'il vient rendre visite à la France, précise le jeune Louis Pujol. Qu'il vient nous voir nous, les Français.

— Oui, bon ben ça va les gars, s'énervé un peu le lanceur de question stupide. Je plaisantais c'est tout.

Les éclats de rire redoublent. Rochas fait couci-couça avec la main tout en faisant une moue de pas convaincu. Puis il s'adresse à Cartier.

— Ça te fait quoi à toi l'homme de droite, le défenseur de l'Algérie Française, le pourfendeur de gauchistes, de savoir que notre grand homme va recevoir en grande pompe le communiste suprême ?

Cartier le regarde bien droit dans les yeux.

— J'en n'ai rien à carrer, lui répond sans ambages le pourfendeur. Du moment qu'il retourne fissa dans son Kremlin pourri.

Toujours les éclats de rire.

— Quand est-ce qu'il débarque déjà ? s'enquiert Pujol.

— À la fin du mois, lui répond Rochas. Le 22 ou le 23 je ne sais plus. Et vous

savez quoi les gars ? Si la bagnole de ce cher Nikita explose, on saura tout de suite qui a fait coup ! (Il désigne Cartier de la tête.)

Rigolade générale, sauf Cartier.

— Rochas ? lance-t-il.

— Oui mon poulet, répond l'intéressé.

— J't'emmerde, lui balance Cartier.

— Et poli avec ça ! s'amuse Rochas. (Il prend son paquet de cigarette pour en sortir une et la balance à la tête du malpoli.) Tiens fumes-en une, je les importe de Moscou !

Henri prend la clope dans sa paume et l'écrase en la serrant fortement dans sa main. Il la rouvre pour en faire tomber les restes qui se répandent sur son bureau. Puis il dit à Rochas d'un ton déterminé :

— C'est ce qui va arriver à ta sale gueule si tu continues à me les briser.

Les gars se contentent de sourire cette fois-ci. Et sentant que l'atmosphère se tend quelque peu, Nourry en profite pour balancer l'une de ses innombrables histoires drôles :

— Écoutez-moi les mecs, fait-il. Vous la connaissez celle du Russe qui rencontre un ours en Sibérie ?

Et comme à chaque fois la réponse des autres est sans équivoque :

— On ne la connaît pas et on ne veut pas la connaître, dit Cartier.

— Moi je la connais et elle est nulle, ajoute Rochas.

Pujol reste neutre.

— Et bien pour une fois je vais vous la raconter, leur dit Nourry de manière affirmée et définitive. C'est un russe donc, appelons-le Sergueï, qui part en vacances avec sa femme en Sibérie. Il...

— Faut vraiment être crétin pour partir en vacances en Sibérie ! l'interrompt Rochas.

— Tu l'as dit bouffi, affirme Cartier.